

Je déballe ma bibliothèque au café des Psaumes

par Norbert Czarny

Pour Anne, qui n'y a vu que du feu.

Mains, fils, ciseaux est le titre du récit qui a paru en janvier. Ce sont des mots en lien avec les livres : il faut les prendre sur une étagère, les tenir ouverts avec ses mains, en lire à ses enfants (ou les recevoir de ses parents) ; les livres lient, nous cousent ensemble, et on découpe mentalement des paragraphes, des phrases, des mots, en somme des citations. J'aimerais donc déballer une partie de la bibliothèque qui m'a amené à écrire ce livre, sachant que des humains comme mon père et ma mère sont aussi à leur manière, des livres ouverts.

Deux citations pour commencer (il y en aura, et des références, et des livres à lire, pour trois vies, au moins !). Ces deux-là me serviront à un moment ou à un autre.

« Le calcul est simple : si chacun d'entre nous écrivait ne serait-ce que dix Vies au cours de la sienne aucune ne serait oubliée. Aucune ne serait effacée. Chacune atteindrait à la postérité, et ce serait justice. » Patrick Deville *Peste et choléra* Editions du Seuil 2012

« Je n'ai pas besoin d'inventer des vies, des personnages. Il y a suffisamment de gens qui sont morts et qui attendent que l'on parle d'eux. » Pierre Michon Entretien, Lire n°271 décembre 1998 – janvier 99.

Dettes, emprunts ou pire : plagiat.

J'espère que personne, dans l'assistance n'a de lien avec les trois auteurs dont les noms et les titres de livres suivent. Je leur ai emprunté des passages ou des idées. Je le confesse devant vous :

De Daniel Mendelsohn, dans *Un père, un fils, une Odyssée* vient le thème de la chute. Dans ce récit sur la filiation, il évoque les dernières années de vie de son père.

C'était un vieux monsieur qui avait du caractère. A l'âge de 80 ans, environ, il avait décidé de suivre à Bard College, prestigieuse université, le cours de son fils Daniel. Cela portait sur l'Illiade et l'Odyssée et il n'hésitait pas à contredire le professeur. Les deux hommes sont partis ensemble dans une croisière sur les traces d'Ulysse et la relation entre eux s'est approfondie. Et puis de retour aux Etats-Unis, le père a fait une chute. Elle lui a été fatale, même si la mort s'est produite quelques mois après. Ma mère a fait une chute, puis mon père. La première littérale, celle de mon père au sens figuré. Il était sans doute victime d'un AVC.

Le deuxième emprunt, je l'ai fait à Nathalie Azoulai, dont *Les Spectateurs* m'avait touché. A un moment de ce roman qui raconte la vie d'une famille quittant Alexandrie au moment où Nasser chasse les Juifs d'Egypte, quelqu'un est frappé par la maladie d'un enfant. C'est, dans mon souvenir, le fils de la gardienne d'immeuble. Ou d'une voisine couturière (je copie mais comme tous ceux qui le font, je propose quelques modifications pour que cela ne se voie pas). Le chapitre de mon récit que j'ai le plus aimé écrire est celui dans lequel ma mère subit le mépris des mandarins à l'hôpital des Enfants malades. Quand je l'écrivais, je pensais à ces passages des *Spectateurs*, qui se déroulent dans le même hôpital, un peu plus tard (vers 1960). Dans ce même chapitre, je cite un extrait de *Maitres et serviteurs*, de Pierre Michon. Il montre où la colère peut se nicher, quand on est impuissant contre ce que l'on ressent comme une injustice.

Je crois que l'emprunt suivant n'est guère visible. Il porte sur les objets qui plus que tout parlent de nous, révèlent notre histoire et disent, plus que les « événements » notre vérité. C'est donc un emprunt à Georges Perec et à son texte *L'infra ordinaire*, que j'ai souvent lu, pas forcément en écrivant.

Le nom de Ruth Zylberman me vient, immédiatement, avec une sorte de bonheur. Le livre que je vois le plus souvent de mon bureau, vers l'étagère de gauche, c'est *209, rue Saint-Maur*. Si vous ne l'avez pas lu, si vous n'avez pas vu le documentaire qui accompagne ce récit, alors vous avez de la chance : vous connaîtrez l'émotion la plus profonde, née d'un texte rigoureux, qui jamais ne cherche l'apitoiement, d'une pudeur qui donne la plus grande force à ce qui est montré. Ainsi d'un pommeau de porte qu'un vieil homme touche, se rappelant

soudain que ses parents, déportés quand il était sauvé, avaient touché. Je n'ai pas de souvenir d'enfance écrit Georges Perec au début de *W*, *Un souvenir d'enfance*. Cet homme-là en a à peine, mais il les retrouve ainsi.

La famille (au sens élargi)

A un moment du livre, je parle de l'arbre généalogique dépouillé. Le mien l'est, si je me réfère à ce que mon père m'a raconté : une bonne trentaine de cousins germains ont été assassinés dès 1939-40. Ses parents, oncles et tantes aussi, pour la majorité. La chance ou le miracle (à vous de choisir) veut que ses deux sœurs ont survécu. J'ai donc des cousins germains mais ne les vois pas tous. Je n'entre pas dans le détail, vous savez ce qu'est une famille. Cette idée d'arbre généalogique appartient à David Albahari, écrivain yougoslave et juif. Ce qui fait beaucoup et qui faisait beaucoup plus encore vers 1942 quand les nazis testaient à Belgrade les camions Sauer avec le tuyau d'échappement retourné vers l'intérieur. Albahari raconte cela dans *Goetz et Meyer*, roman impressionnant et méconnu comme trop de romans traduits de langues balkaniques. De ce même auteur, je vous recommande vivement *L'appât*. Mais je ne développe pas, sauf si vous insistez après.

J'ai une dette envers un autre grand écrivain de la région, même si, né à Subotica, puis ayant vécu à Belgrade, il a choisi l'exil, pas pour des raisons politiques, afin d'avoir le temps d'écrire : c'est Danilo Kis. Ironie et lyrisme, les deux étroitement mêlés sont la marque essentielle de son style. Son personnage principal est « son » père, le père du narrateur pour être plus exact, et c'est un Luftmensch, un rêveur, héros de la trilogie rassemblée dans *Le cirque de famille*. De Danilo, que j'ai eu le plaisir et l'honneur de connaître, j'ai beaucoup appris, dans le peu de temps de vie qui lui restait. Il n'aimait pas le pathos (moi non plus) il évitait le sentimentalisme (je m'efforçais de faire de même) et il savait débusquer les clichés : les miens, dans un court texte que je lui avais fait lire, étaient aussi nombreux que des mouches un jour d'orage.

Dans ma famille, il y a quelques américains, ou états-uniens comme il convient de dire (si l'on veut respecter les américains du centre et du sud, ou du Canada). Le premier nom qui me vient est celui de Philip Roth. Si l'on pense au père, alors

Patrimoine est son chef-d'œuvre. C'est un récit autobiographique sur les dernières années de Hermann Roth, un homme dynamique, énergique, assez semblable au fond à celui de Daniel Mendelsohn. Ce récit m'a fait pleurer. Je n'ai pas la larme très facile, encore que. J'ai aussi pleuré dans *Le théâtre de Sabbath* et dans *Némésis*. Dans ce dernier roman, c'est le dénuement de la communauté juive face à une épidémie de polio (qui heureusement n'a pas eu lieu dans la réalité de Newark), qui me bouleverse. Comme certains d'entre vous, peut-être, j'ai quelques griefs envers le Ciel. Je n'entre pas dans le détail.

Puisque nous en sommes à la famille, je dois nommer le jeune Eduardo Halfon, une sorte de maître pour moi : sens de l'humour, de l'incongru, capacité à passer du sourire au tragique en un rien de temps, art du détail... Je ne sais par quoi commencer. Je vous renvoie à l'article paru dans la revue *Plurielles*, dirigée par Izio Rosenmann et Anny Dayan Rosenmann. Ils m'ont fait l'honneur de publier ce texte. Mais puisque vous devez faire des achats (en librairie !) ou emprunts en bibliothèque, je vous conseille *Le boxeur polonais* suivi de *Signor Hoffman*, et *Monastère*.

Ellipse, silence, art du peu : Aharon Appelfeld. J'ai tout lu, ou presque, j'ai rendu compte de la plupart de ses romans. Au sommet, *Histoire d'une vie*. Pas très loin *La chambre de Mariana*, *Le garçon qui voulait dormir*, *Tsilì*. J'arrête : vous allez crouler sous les titres.

Je dis ça et je risque d'oublier mes « oncles virtuels » : Robert Bober et Jean-Claude Grumberg. Du premier, j'aime l'art du silence, de l'esquive (si chère à son ami Perec), son sens du détail qui dit tout. Ainsi d'un pot de confiture avalé à la hâte dans un placard, le 16 juillet, ou une montre qui rappelle son père à Raphaël, dans *Quoi de neuf sur la guerre ?*

Grumberg me fait rire parce que c'est trop triste et que seul l'humour nous sauve du pire. *Pleurnichard* et *Mon père, inventaire*, devraient être prescrits aux mélancoliques, aux dépressifs, aux angoissés. Je suis sûr qu'ils se rétabliraient. Puis ils iraient voir *L'atelier*, ou ils liraient *La plus précieuse des marchandises*.

Le silence est aussi au cœur du *Ghetto intérieur*, de Santiago Amigorena. Le silence de qui se sent coupable d'avoir trop peu fait, d'avoir feint l'indifférence,

voulu vivre comme si rien ne se passait à Varsovie entre 1940 et 1943. J'en suis resté bouleversé.

Des maitres

Tous les auteur(e)s que j'ai cités sont pour moi des références et parmi eux beaucoup auraient pu recevoir le Prix Nobel.

S'il y avait eu une justice dans les années soixante, Vassili Grossman l'aurait reçu, pour *Vie et Destin*, entre autres. J'ai dû écrire à quel point, dans ma famille, on se défiait de la politique, des grands idéaux qui promettent le bonheur. Vous devinez de quel bonheur je parle, et de la façon dont il se termine. Grossman le décrit dans un chapitre central de son roman : un officier soviétique enfermé dans un camp de concentration dialogue avec un nazi. Ce dernier lui rend hommage, lui dit tout ce que le nazisme doit au bolchévisme. C'est glaçant, d'une lucidité tranchante.

Cette même lucidité que je lis dans certains récits de la déportation. Comme j'y fais allusion dans mon *Mains, fils, ciseaux*, je ne développe pas. Il faut lire *Le pain perdu* d'Edith Bruck, et je n'ai plus besoin d'insister sur Primo Levi. C'est notre patrimoine d'être humain et ses œuvres rassemblées sont sources vives.

Si un SS ne l'avait pas abattu pour se venger d'un autre SS, Bruno Schulz aurait peut-être survécu. Il aurait pu voyager, présenter ses *Boutiques de cannelle* ou son *Sanatorium au croque mort* et l'on aurait mieux connu cet immense génie né (comme ma grand-mère) en Galicie. C'est une région connue pour les Hassidim, les mystiques, les illuminés, les fous et j'éprouve de ce fait une infinie tendresse pour elle, même si, dans la bouche de mon père, né en Silésie, « Galizianer » était une moquerie à la limite de l'insulte. A sa décharge, je dirais qu'il ne connaissait pas Joseph Roth, Shmuel Yossef Agnon et Bruno Schulz. Comme le dit un célèbre cinéaste né à Vienne « nobody's perfect ». Mais si vous me faites parler de Billy Wilder, Woody Allen ou des frères Coen (auteurs du trop peu apprécié *A serious man*) on ne terminera jamais.

Or il faut terminer et je finis avec un Nobel que je lis depuis 1977, avec passion : Patrick Modiano. Il est là, dans les pages de ce récit, circule en fantôme,

marque de sa présence, de sa phrase les miennes. Modiano, c'est bien sûr *Dora Bruder*, le récit qui nous lie, ma Dora de mère et moi. L'émotion, cette énergie vitale, fondamentale, elle est aussi dans *Un pedigree*, elle a été pour moi dans *Les boulevards de ceinture* dont je cite la première phrases qui m'a donné la chair de poule un soir d'automne 1976 : « Le plus gros des trois, c'est mon père. » Allez savoir pourquoi j'ai eu le coup de foudre. Ça ne s'explique pas.

Plagiat par anticipation

En septembre 2022, mon livre était en cours de fabrication. La chef couturière Anne et moi, faisons quelques coupes, ajustions des ourlets, bref, je ne pouvais pas avoir connaissance de deux récits qui me marqueraient. C'est pourquoi je parle de plagiat par anticipation, notion développée par Pierre Bayard montrant par exemple que Sophocle a pu plagier Freud à propos d'Œdipe ou Fra Angelico Jackson Pollock.

J'ai donc pu copier Olivia Rosenthal pour *Un singe à ma fenêtre* car ma pensée est parfois proche de la sienne : « J'ai ruminé ce verbe si longtemps qu'il est encore là, depuis ma rencontre avec elle. On retourne. Là où on n'a jamais mis les pieds. On va voir ce qu'on a en soi sans le vouloir. On se décrypte soi-même à l'aune d'un lieu, d'un nom, d'un paysage et d'une histoire antérieure à laquelle on n'a pas participé »

Quelques mois après, j'ai lu *Quand tu écouteras cette chanson*. Je ne suis pas sûr d'avoir plagié Lola Lafon mais son livre m'avait tellement plu, ému, que j'aurais bien aimé lui emprunter quelques idées.

Restent Deville et Michon, placés en exergue de cette causerie. Je veux bien vous donner la parole pour me poser la première question.

Et je vous remercie de m'avoir écouté, au risque de vous ruiner en livres.

Bibliographie « Je déballe ma bibliothèque »

1. Albahari David, *Goetz et Meyer*, Gallimard Du monde entier
2. Albahari David, *L'appât* Gallimard Du monde entier
3. Amigorena Santiago, *Le Ghetto intérieur* Folio
4. Appelfeld Aharon, *Histoire d'une vie*. Bibliothèque de l'Olivier
5. Appelfeld Aharon, *La chambre de Mariana*, Point Seuil poche
6. Appelfeld Aharon, *Le garçon qui voulait dormir* Point Seuil poche
7. Appelfeld Aharon, *Tsili*. Point Seuil poche
8. Azoulay Nathalie, *Les Spectateurs* Folio

9. Bober Robert *Quoi de neuf sur la guerre ?*
 10. Bruck Edith, *Le pain perdu* Point Seuil poche
 11. David Albahari *L'appât*. Gallimard
 12. Deville Patrick *Peste et choléra* Point Seuil Roman
 13. Grossman Vassili, *Vie et Destin* Livre de poche
 14. Grumberg Jean-Claude, *L'atelier* Etonnants classiques Flammarion
 15. Grumberg Jean-Claude, *La plus précieuse des marchandises* Point Seuil poche
 16. Grumberg Jean-Claude, *Mon père, inventaire*, Point Seuil poche
 17. Grumberg Jean-Claude, *Pleurnichard* Point Seuil poche
 18. Halfon Eduardo, *Le boxeur polonais* suivi de *Signor Hoffman* Livre de poche
 19. Halfon Eduardo, *Monastère*. Livre de poche
 20. Kis Danilo *Le cirque de famille* L'imaginaire Gallimard
 21. Lafon Lola *Quand tu écouteras cette chanson* Stock
 22. Levi Primo, *Œuvres* Bouquins
 23. Mendelsohn Daniel, *Un père, un fils, une Odysée* J'ai lu
 24. Michon Pierre Qu'as-tu fait de tes talents dans *Le roi vient quand il veut* LdP
 25. Modiano Patrick, *Dora Bruder* folio
 26. Modiano Patrick, *Les boulevards de ceinture* folio
 27. Modiano Patrick, *Un pedigree*, folio
 28. Perec Georges « *L'infra ordinaire* » in *Je suis né* Seuil Bibliothèque du XXIème siècle
 29. Perec Georges, W, *Un souvenir d'enfance*. L'imaginaire Gallimard
 30. Rosenthal Olivia *Un singe à ma fenêtre* Verticales
 31. Roth Philip, *Le théâtre de Sabbath* Folio
 32. Roth Philip, *Némésis*. Folio
 33. Roth Philip, *Patrimoine* Folio
 34. Schulz Bruno, *Le Sanatorium au croque mort* L'imaginaire Gallimard
 35. Schulz Bruno, *Les Boutiques de cannelle* L'imaginaire Gallimard
 36. Zylberman Ruth *209, rue Saint-Maur*. Point-Seuil
- Norbert Czarny *Mains, fils, ciseaux*, Arléa

Si vous voulez voir ou revoir en DVD :

- Billy Wilder, *Certains l'aiment chaud*
- Woody Allen *Radio days*
- Woody Allen, *Broadway Danny Rose*
- Joël et Ethan Coen *A serious man*